

VACANCE

par Madeleine BOURDOUXHE



Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs les bonnes feuilles de la première œuvre d'une jeune romancière de grand talent : Madeleine Bourdouxhe (retenez ce nom !).

Vacance est un récit d'allure psychologique. C'est aussi un document : tous ceux qui eurent vingt ans il y a quelque dix années y retrouveront leurs angoisses, leurs espoirs, leurs velléités. Les autres aussi, d'ailleurs, car ces choses là, comme l'amour dont elles traduisent la crainte ou l'attente, sont éternelles...

L'épisode qu'on va lire se situe vers le milieu du livre (encore inédit, notons-le en passant.) Françoise, une jeune étudiante, cédant mi par jeu mi par indifférence aux sollicitations d'un camarade, a accepté de le suivre dans une chambre d'hôtel, et d'y devenir sa maîtresse...

Silencieuse, Françoise écoute, regardant le dessin cruel de la bouche trop grande. De chaque côté, trois petites rides se creusent et muent cette cruauté en amertu-

me. Les yeux sont petits et tristes, gris et fuyants, on capte difficilement leurs regards, ils ne sont pas assez brillants - et trop petits, trop tristes décidément pour une pareille bouche... long visage... très creusé aux joues et si pâle sous ces cheveux blonds, fins, dont une mèche, toujours, retombe sur le front et rejoint la courbe des sourcils plus foncés.

Le torse est d'un tout jeune adolescent - mince et bien moulé dans le veston bleu-marine. L'absence de gilet permet de voir un grand triangle de popeline bleu-pâle... Françoise sourit - « Joyce ! Marie ! Plutôt Françoise, ma vieille... »

Cette fois ce fut de tout son être engagé et entièrement lucide vis-à-vis de la réalité que Françoise agit en se dirigeant vers Jean. Elle s'assit à ses côtés :

— Eh bien mon petit Jean... ça ne va pas fort... - Elle se sentit malhabile en paroles, et cependant quelle affection venait soudain de naître en elle !

Elle aurait voulu que Jean ne continuât pas à expliquer les causes de sa détresse - que lui importaient les causes ! En cet instant elle ne se sentait pas le pouvoir d'agir là. « Je suis malheureux, Françoise - ne m'abandonnez pas - j'ai besoin de vous... nous ne pouvons partir ainsi... »

Cela seul importait - et elle sentait en elle un trésor immense de gestes, d'appellations tendres, ca-

pables de consoler n'importe laquelle des douleurs.

A la deuxième fois, elle ne se déroba plus.

Jean qui l'écrasait de tout son poids ne vit pas son visage tordu de douleur ni sa bouche crispée qui ne voulut pas crier.

— Comme vous avez été sage, petite fille... on va vous laisser un peu tranquille... Mais enlevez donc tous ces vilains vêtements...

Jean avait allumé la lampe de chevet. Etendu aux côtés de Françoise sur le lit découvert, jouant au médecin, il frappait d'un doigt replié cette poitrine trop peu féminine, - étroite comme celle d'un enfant.

— Pas assez d'exercice, Made-moiselle... on aurait dû surveiller davantage votre enfance. Regardez cet os qui avance... nous appelons cela une poitrine de poulet...

— On avait beau me dire de me tenir droite, ça n'avancait à rien !

Elle s'amusait de l'air comiquement sérieux que prenait son compagnon.

— Mais le bassin est ample, les hanches puissantes. C'est bâti pour avoir de beaux enfants, ça ! Êt quelles cuisses longues, vigoureuses, fermes... Et il lui caressa les flancs de longs gestes affectueux.

Elle étira les jambes et des pieds toucha le bois du lit :

— Je suis aussi grande que vous... dit-elle.

Il se mit dans la même position et passa la main au dessus de leurs têtes pour juger de la différence :

— Presque... c'est formidable !

Les fenêtres de la chambre donnaient sur une étroite cour d'où montaient des bruits de voix.

Jean et Françoise éclatèrent de rire parce que quelqu'un cria tout à coup : « Grouille-toi à la fin et apporte-moi les boyaux pour le boudin... »

— Il y a un charcutier dans le voisinage... dit Jean.

Puis une voix de femme, criarde et fausse chanta :

*Un maillot de couleur noir-re
Moulait ses forines d'ivoir-re*

Un homme reprit l'air en sifflant.

Jean se mit à marquer la mesure en tambourinant des doigts sur le ventre de Françoise. Il fit mine de se fâcher parce que les mouvements que Françoise faisait en riant brouillaient le rythme.

— Regardez-donc... dit-elle, quelle magnifique « posture » sur la cheminée.

Un buste en plâtre peint imitant le métal. Femme de bronze aux seins voilés. Elle souriait sous un grand chapeau orné de rubans qui retombaient sur le côté en ondulations figées.

— Êt là-bas, cette gravure ? dit-elle encore. On ne distingue pas très bien... Mais... c'est le « Roi boit » de Jordaens !

Après tout, cette chambre est d'une laideur sympathique. Mais je déteste cet édredon rouge...

— La prochaine fois on le glissera en dessous du lit...

Elle le considéra d'un air à la fois réprobateur et amusé.

— On s'entendra bien à nous deux - dit-il avec câlinerie - nous serons deux petits camerades épatants. Je suis si joyeux tout à coup, comme un gosse en vacances...

Il avait glissé son bras sous elle, et elle lui donna de petits baisers rapides sur l'épaule.

— Mon Dieu, dit-elle en regardant vers la fenêtre, à cause de ces grands stores bleus on ne

voit pas où en est le jour. Il est peut être tard...

— Qu'est-ce que cela peut faire ! dit-il en se rapprochant d'elle. Bien reposée, petite fille ? Vous allez encore être très, très sage... parce que tout à l'heure vous comprenez...

Elle sentit à nouveau le poids de ce corps qui lui comprimait la poitrine. Et de nouveau la douleur reprit, moins aigue, mais plus lourde, plus ample, comme si tout son ventre souffrait. Elle voulut prendre son mouchoir pour comprimer sa bouche - mais elle comprit qu'il ne lui était plus permis de faire le moindre geste, d'opposer la moindre entrave...

Elle sentit qu'il se libérait d'elle tout à coup - « Qu'est-ce que c'est que cette chose qui... Ce que je suis idiote ! C'est bien la peine d'avoir tant lu ! » Et elle voulut sourire de son propre étonnement mais elle vit le visage de Jean tout près du sien - cette transfiguration qu'elle n'avait jamais vue, cette pâleur, ces traits tendus, cette bouche vieillie, crispation terrible.

— Mon Dieu, calme-toi... dit-elle haletante. Pauvre chéri... repose-toi dans mon bras... mets ta tête sur mon épaule... là... ne bouge plus - et elle lui caressait le front et la tempe... Tes cheveux sont tout humides...

Jean dormait contre l'épaule de Françoise. Elle aurait voulu atteindre la boîte de cigarettes, sur la table de nuit - elle étendit le bras mais ne parvint pas jusque là. Elle ramena les couvertures vers eux et resta immobile, les yeux fixés sur ce visage nouveau qu'elle connaissait mieux que n'importe quel autre visage.

Lorsque Jean quitta Françoise

une heure plus tard, elle suivit du regard parmi la foule cette silhouette mince - être qui acquérait de plus en plus de prix, qui se chargeait de sens, et qui confusément se détachait de tout le reste pour apparaître unique au milieu du monde.

* * *

Le soir, Françoise reste longtemps seule, dans sa chambre d'étude.

Elle se sent la tête un peu lasse, pleine de visions récentes. Elle retrouve au creux de ses mains l'odeur des cheveux de Jean et elle ferme les yeux, un instant, tant est lourde l'émotion qui brutalement lui étreint la gorge.

Mais déjà l'inquiétude latente glisse, sourde et voilée, comme un ruisseau souterrain. Cette même angoisse que Françoise éprouve lorsqu'elle imagine que sa mère pourrait rater une marche et tomber la tête en avant sur les carreaux du couloir, qu'une maladie pourrait terrasser Thérèse loin de Françoise impuissante.

A présent, elle se demande si Jean est bien rentré. Que fait-il, dans quelle pièce dort-il ? Vérifie-t-on chaque soir si le robinet à gaz de sa chambre ne présente aucune fissure ?

Il est inconcevable qu'on ne puisse vivre constamment auprès de ceux qu'on aime. Sentir leur présence toute proche, pouvoir à chaque seconde s'assurer qu'aucun danger ne les guette, pouvoir s'emparer de leurs regards et vérifier s'ils sont vierges de tout souci, se pencher sur eux, toujours et haletante, mais sans trahir la moindre sollicitude, contrôler leur santé, leur chaleur, leurs gestes, leur bonheur...

«... Hier encore Jean Raynouart

était un être quelconque mêlé aux autres... Pourtant je m'attachais à certains de ses gestes, ce livre qu'il m'avait prêté, je le touchais avec je ne sais quel émoi confus... Mais qu'elle distance franchie tout à coup ! Véritable révélation d'une existence dont à peine, j'avais conscience... je me sens écrasée par cet amour qui se forme, s'amplifie, grandit démesurément... je sens que je vais penser à lui toute la nuit, demain rien n'aura plus de sens que par rapport à lui... Impossible de reculer. Je suis « embarquée ». Désormais que m'importe la pluie, le jour, la date, la destinée de l'Europe ou du monde... Rien... plus rien... Hormis ces deux yeux gris, ces lèvres au dessin cruel — ce cœur que je viens d'entrevoir et qu'il faudra connaître dans ses moindres détails — ce petit corps fluide de jeune homme blond qui s'est accroché à moi tout à l'heure... Cette bouche qui m'a dit « aidez-moi... j'ai besoin de vous... nous ne pouvons partir ainsi... ».

* * *

Dès lors, l'univers de Françoise tangua.

Elle tissait son amour de rêveries subtiles, le voulant hausser jusqu'à la perfection. Bientôt elle ne s'accorda plus aucun répit : tout devait travailler contre elle ou avec elle, chaque objet, chaque mot, chaque chiffre, chaque personne avait, assigné par Françoise, un devoir à remplir. Car la seule arme que Françoise possédât contre son esprit était son esprit même. Défaite devenant curieusement synonyme de victoire, ce tour de passe-passe la comblait d'aise.

Les objets que Jean n'avait pas encore vus ou touchés, elles les

griffait d'initiales entrelacées. Un jeune homme blond, sur la plateforme d'un tramway, se muait inconsciemment en rappel à l'ordre, car ses cheveux ressemblaient à ceux de Jean. Une jolie femme, voyageuse bénévole, devait aussi concourir à la victoire : Françoise l'imaginait dans les bras de Jean et créait la jalousie. Vingt, lui rappelait l'âge de Jean ; quatre, le numéro de sa maison ; trois le nombre d'années qu'il avait déjà passées à l'université. Il y avait la rue où Jean habitait, celle où elle l'avait rencontré un jour par hasard, celles où ils s'étaient promenés ensemble, et toutes les autres étaient « les rues qui ne possédaient aucun souvenir de Jean Raynouart ».

Mais on ne joue pas impunément avec les valeurs humaines.

Bouleversée, Françoise trouva le chemin du cœur.

Peut-être était-ce trop tôt. En tout cas rien à faire : la vie ne vous demande pas si vous êtes prêt à embarquer. Si vos passeports ne sont pas en règle, tant pis pour vous.